

L'EVANGILE DU RIEN

Pierre Gripari

in Nouvelles critiques

L'Âge d'Homme, 1987

1 – *Exposition du thème*

« De tout ce qui respire et se meut sur la terre, il n'est rien de plus lamentable que l'homme. » Ainsi s'exprime Zeus au chant XVII de l'*Illiadé*, et il faut bien admettre que le Père des Dieux sait de quoi il parle... Par cette formule s'expriment superbement le fatalisme épique et surtout le pessimisme solaire, intrépide et actif, qui constitue le fond du caractère méditerranéen.

Je soutiens, quant à moi, que la sagesse, la mystique même, sont nihilistes par vocation, par nature, et qu'elles ne sont jamais si bien fondées que sur l'acceptation du néant, et le refus définitif de tout mythe consolateur.

De tels propos peuvent surprendre. Nous les voyons cependant confirmés par quelques-unes des plus hautes autorités morales, philosophiques et religieuses de tous les temps, de Gilgamesh à Cioran, de la Bible à Schopenhauer, en passant par Bouddha, Lao-Tseu, Maître Eckhart, Epicure, Shakespeare, Nietzsche, Kipling et beaucoup d'autres.

Il y a des gens, je le sais, que le néant terrorise; que la simple pensée du sommeil éternel suffit à plonger dans l'angoisse; qui préfèrent mille fois (et ils n'y peuvent rien) croire en n'importe quoi, envisager une très improbable résurrection, courir le risque d'un jugement dernier, ni plus ni moins inique, ni plus ni moins absurde que les jugements des tribunaux de ce monde, plutôt que d'accepter cette simple évidence: la dissolution de leur Moi. Pour d'autres, dont je suis, le Rien a quelque chose d'amical, de souriant, de fraternel. Il est le repos bien gagné, le suprême Refuge, la grande Réconciliation, la Vérité, la Justice.

2 – *Les préjugés des philosophes*

Une fois de plus se vérifie la parole de Nietzsche, d'après laquelle les philosophes, quand ils prétendent décrire le monde, ne font en vérité que tirer leur propre portrait; le but de ces messieurs n'étant pas de découvrir le Vrai, mais de tracer, avec plus ou moins de bonne foi subjective, un itinéraire spirituel qui permette d'aboutir, nécessairement en apparence, à leur vérité personnelle, celle qu'exigent leurs corps, leurs humeurs, leur métabolisme, celle qu'ils ont choisie dès le début, à laquelle ils avaient décidé d'arriver coûte que coûte.

C'est ainsi que certains ont la tripe moniste et d'autres l'ont dualiste. Les premiers veulent que la Réalité suprême soit immanente; ils sont par caractère panthéistes, matérialistes, taoïstes. Leurs adversaires, eux, ne peuvent s'accommoder que d'un monde à deux étages, dûment coiffé d'un Dieu créateur, ou chapeauté d'un Esprit universel, ou encore paré d'un royaume d'Idées pures. Soyez certain qu'ils refuseront tout autre.

Maintenant, mettez-les en présence: faites discuter, pour voir, un spinoziste et un platonicien. Vous n'en tirerez rien qui vaille, car il s'agit, dans les deux cas, d'options fondamentales, rigoureusement instinctives et irrationnelles.

Un autre exemple, tout aussi typique: les discussions sur la structure de la matière. Certains, comme Descartes, exigeaient qu'elle fût continue, et professaient l'horreur de la Nature (en fait, leur propre et personnelle horreur) pour le vide. D'autres, comme Démocrite ou Epicure, voulaient à toute force

que la matière soit composée d'atomes. Il se trouve que la science leur a donné raison, dans une certaine mesure... Mais faut-il en conclure que Démocrite était plus intelligent que Descartes ? Evidemment non. L'un comme l'autre suivait sa pente.

C'est pour cela sans doute qu'il n'y a pas de progrès en philosophie. Alors que les savants se continuent les uns les autres et apportent chacun sa pierre à l'édifice commun, les philosophes, eux, se détruisent mutuellement, chacun jetant bas tous les systèmes de ses prédécesseurs pour jouer ensuite au petit démiurge et construire son monde à lui, le seul vrai pour lui – mais le vrai pour lui seul !

Moi-même, je ne suis pas tout à fait à l'abri de cette critique. Je reconnais que, dans mon athéisme, il entre une bonne part de choix. J'ai vu, certes, des gens mourir, j'ai vu leur âme se défaire avant leur corps; j'ai vu mon propre Moi se former peu à peu, et je le sens qui, peu à peu, se dégrade; de plus, j'en sais un peu trop long sur le Dieu de Moïse pour y croire et (je ne parle pas de l'adorer) pour lui porter la moindre estime. Mais il est vrai aussi que je ne suis pas un agnostique. Je ne doute pas de la vie éternelle, je la nie. Je ne discute pas Dieu, je le méprise. Et si je prêche le Néant, c'est parce que je l'aime.

Ce qui fait la force de ma position, c'est qu'en philosophique, on a toujours raison en niant, jamais en affirmant. Considérez l'immensité des ères géologiques, les dimensions de l'univers connu, ce gouffre autour de nous du temps et de l'espace, puis essayez, après cela, de croire à ce petit dieu mesquin, tout occupé de nos histoires de cul, que nous aurions, dit-on, le pouvoir d'offenser rien qu'en doutant du pucelage de la Sainte-Vierge ou en éjaculant dans le mauvais trou... Non, décidément, le nihilisme n'est pas un système: c'est l'absence de système au contraire, le pur et simple refus de se faire du cinéma.

3 – *Nécessité de la sagesse*

Je crains la mort, comme tout le monde. Non que j'aime la vie: nous n'avons pas à aimer la vie, puisque nous la sommes, chacun de nous n'est qu'un morceau de vie... Mais j'ai une peur affreuse, et naturelle, de la souffrance, de l'agonie. Si je prêche la sagesse, ce n'est pas parce que je la possède, c'est au contraire parce que j'ai besoin d'elle, parce qu'elle fait partie de ma petite pharmacie portative, parce qu'elle est le remède quotidien dont j'use habituellement pour contenir une émotivité, une inquiétude, une tendance à l'anxiété qui constituent le fond de ma nature. Ainsi le fameux flegme anglais n'était qu'un moyen de lutter contre la redoutable irritabilité britannique; l'hospitalité orientale est un tempérament apporté au racisme naturel des Orientaux; et la célèbre galanterie française est une autodéfense contre la goujaterie de la même nationalité...

De même, Socrate, auquel un physionomiste contemporain disait trouver sur son visage la trace de tous les vices, avouait en riant qu'il les avait aussi. Lorsque les saints les plus illustres évoquent le fumier dans lequel ils se vautraient avant leur conversion, ils savent apparemment de quoi ils parlent, et il est permis d'espérer que leurs propos ne sont pas dictés par une vaine coquetterie, par un vulgaire souci de propagande. Enfin Jésus lui-même était mauvais fils, mauvais frère, foncièrement raciste (voir sa première réponse à la femme chananéenne, *c'est-à-dire palestinienne!*), plus que suspect de pédérastie (sa façon de se tenir à table avec le petit Saint-Jean), et par surcroît violent, coléreux, agressif en diable ! Sa mort n'est pas la mort d'un pacifique, c'est celle d'un combattant, et presque d'un provocateur! N'a-t-il pas dit lui-même, dans un moment de lucidité: « Ce ne sont pas les biens portants qui ont besoin du médecin, mais les malades »? Il aurait pu ajouter que les malades sont les mieux placés pour soigner leurs propres affections chez les autres...

4 - *Aujourd'hui plus qu'hier...*

Une cure de sagesse nous est donc nécessaire, à moi comme à tout le monde, et plus que jamais aujourd'hui.

Il y a des époques, il y a des pays où les valeurs établies sont solides, où le pouvoir est ferme, où les classes dominantes sont sûres de leurs droits, le peuple sûr de ses devoirs. La recherche d'une sagesse personnelle est alors inutile, car les vertus de renoncement, de dévouement, d'obéissance, de non-attachement pour tout dire, sont inculquées directement à tous, à la fois par la peur du gendarme et par la crainte de l'opinion collective. Pour prendre un exemple révoltant, mais d'autant plus caractéristique, il est bien évident que le communisme stalinien était, du fait de sa tyrannie même, infiniment plus salubre, pour l'hygiène mentale des masses populaires, que celui d'aujourd'hui. Les gens qui voyageaient alors en U.R.S.S. Parlaient de l'enthousiasme, de l'abnégation du peuple russe, de son amour pour ses dirigeants... Aujourd'hui, partiellement soulagé, ce même peuple nous paraît taciturne, renfrogné, râleur, et cache à peine son ennui de vivre.

Autrement dit, dès qu'apparaît la liberté, le besoin se fait sentir d'une sagesse individuelle, d'une auto-discipline, d'un renoncement consenti. Car la démocratie excite les convoitises, l'avidité, l'envie, la rage de posséder, de jouir, tout ce que Céline appelle « la prétention au bonheur ». Elle ne profite vraiment qu'aux gens qui savent se donner une tâche et se fixer des objectifs. Les autres sont condamnés à devenir, de jour en jour, plus resquilleurs, plus revendicateurs, plus tricheurs, plus mécontents, moins gouvernables. Exigeant de plus en plus de l'Etat, de moins en moins d'eux-mêmes, ils provoquent fatalement le déséquilibre économique, la faillite collective, le désarroi des consciences, et, finalement, la dictature.

C'est que l'attitude jouisseuse, au fond, n'est pas saine. Les hommes s'épanouissent, non en fonction de ce qu'ils prennent, mais au contraire à proportion de ce qu'ils donnent. Si le plaisir consiste à prendre, la joie, elle, consiste à donner. Quant au « bonheur », je ne suis pas tout à fait sûr que ce mot ait un sens. Je le soupçonne de n'être que le petit nom d'amitié que l'on donne à l'ennui. Les gens qui se disent heureux sont des gens qui s'ennuient, et en compagnie de qui l'on s'ennuie.

5 – Le rien et le bien

Je parlerai donc du néant. J'annoncerai la bonne nouvelle, l'Evangile au sens propre du mot: qu'il n'y a rien après la mort, que nos petits problèmes, nos petites angoisses et nos petits regrets sont appelés à s'évanouir, ainsi d'ailleurs que nos petites fiertés, nos petites certitudes et nos petites vénération; que ce n'est pas une raison pour nous croiser les bras et nous mettre à gémir, mais que c'en est une, au contraire, pour nous donner de la joie, pour faire ce que nous avons envie de faire, et le faire le mieux possible.

Il en résulte, évidemment, que la morale n'a pas de fondements métaphysiques. Dostoïevski disait: « Si Dieu n'existe pas, alors tout est permis ». Tout est permis, d'accord, mais aussi tout se paie... D'ailleurs, si Dieu existe, tout est permis aussi, à la seule condition que l'homme soit assez malin pour se faire ordonner par Dieu ce qu'il a envie de faire. C'est à cela que servent les prophètes...

La morale n'est donc pas une question de foi, mais une question de vocation personnelle, de risques calculés. En fait, il n'y a pas une morale, il y en a plusieurs, suivant les âges, les classes sociales, les types d'individus, les métiers, les carrières. Et il est presque aussi dangereux d'adopter une vertu qui ne vous va pas qu'un vice qui vous va trop bien,

L'Histoire nous prouve, par ailleurs, que les croyants, s'ils sont plus puritains, ne sont pas plus moraux, en fait, que les sceptiques. Les gens qui mettent leur moralité dans leur culotte se dispensent trop souvent de la mettre dans leurs actions... Et le peuple français, qui est agnostique dans sa masse, se conduit plutôt mieux que bien des peuples orientaux dont la foi est encore

vivante, mais chez qui l'on voit s'étaler la corruption et l'abus de pouvoir, se déchaîner la haine raciale et la guerre religieuse.

6 – *Le néant après la mort*

Rappelons, sans trop insister, les arguments classiques du nihilisme philosophique:

Ce que nous appelons l'âme, l'esprit ou le Moi d'un individu n'est rien d'autre que l'ensemble des phénomènes psychiques dont il est le sujet. Cette vie psychique est loin, très loin d'être une, permanente et stable. C'est déjà bien après la naissance que l'enfant prend conscience de lui-même. Ensuite seulement le caractère s'affirme, en fonction d'éléments surtout héréditaires, donc biologiques. Puis la personnalité se structure, s'enrichit, acquiert des connaissances, la faculté de s'exprimer, de communiquer avec autrui... Tout cela est long, très long. L'homme est déjà mûr sexuellement qu'il ne se connaît pas encore, qu'il ne sait pas de quoi il est capable et qu'il ignore totalement ce qu'il sera plus tard.

L'âme n'est vraiment achevée que vers l'âge de trente ans, et elle commence à décliner presque aussitôt. La mémoire devient paresseuse, l'adaptativité diminue, le caractère se sclérose. Pendant que le corps devient frileux, craintif, l'esprit devient prudent, conservateur, sournoisement égoïste, parfois méfiant, dur et avare. Plusieurs semaines avant la mort, il n'est pas rare de voir le Moi se défaire, tomber littéralement en morceaux. Des pulsions jusque là maîtrisées se font jour, d'une façon parfois gênante. Le sujet se révèle futile, exigeant, capricieux, abusif, coléreux, geignard et malveillant. Il retrouve quelque dignité lorsque la dispersion est assez avancée pour le rendre incapable de vouloir. Et l'âme meurt, enfin, souvent bien avant le corps, d'une façon si évidente qu'il faut vraiment beaucoup d'aveuglement pour ne pas s'apercevoir qu'elle est, non pas délivrée, non pas occultée, mais bel et bien détruite.

Tels sont les faits. Quiconque a vu mourir un être cher, quiconque se sent trahi, jour après jour, par ses facultés les plus nobles, quiconque vit et vieillit sait parfaitement que je dis la vérité.

On m'objectera que l'âme n'est pas le Moi, mais la substance dont le Moi est fait, comme la matière est la substance dont est fait notre corps. Soit, mais alors l'âme survit comme le corps, pas autrement. Même si les composants continuent d'exister, la personne se dissout.

Par ailleurs, il est pour le moins bizarre que l'on doive faire appel à des raisonnements abstraits pour nous persuader d'une immortalité personnelle qui, si elle était vraie, tomberait sous le sens. De même que, si Dieu existait, l'Eglise ne serait pas nécessaire et le Père tout-puissant serait assez grand garçon pour faire ses commissions lui-même, ainsi le Moi humain, s'il était éternel, en serait le premier informé. Chacun de nous se souviendrait de ses vies antérieures, les âmes désincarnées se manifesteraient d'une manière évidente, le spiritisme serait confirmé.

Car ce qui rend les spirites ridicules, ce n'est pas leur théorie, qui après tout en vaut bien d'autres! Si l'âme fait mouvoir le corps, on ne voit pas pourquoi elle ne remuerait pas une table, une corbeille, un crayon, voire la main d'un médium. Ce qu'il est impossible d'admettre, c'est le contenu des messages recueillis, c'est la platitude bourgeoise et bégueule du *Livre des Esprits* d'Allan Kardec, c'est l'idéologie radicale et laïque de Shakespeare et Jésus-Christ dans *Les tables tournantes de Jersey* de Victor Hugo, pour ne rien dire du style cabaret 1900 des ectoplasmes photographiés sous contrôle scientifique... Les spirites sont bien faits du même bois que tous les visionnaires de l'Histoire, depuis Moïse jusqu'à Idi Amin Dada en passant par Jésus, Mohammed et Jeanne d'Arc: ils savent un peu trop bien se faire dire, par les messagers de l'au-delà, ce qu'ils ont envie d'entendre...

Procédons maintenant par l'absurde, en essayant d'imaginer l'existence d'une âme désincarnée dans un Séjour quelconque. Cette perspective n'a, en fin de compte, rien de bien ragoûtant. Car, ou bien la vie éternelle est une mise en conserve de nos chers disparus tels que nous les connaissions, mais alors l'au-delà est peuplé de spectres immodifiables, pas plus vivants que des figures de cire ou des instantanés photographiques; ou bien alors il s'agit d'une vraie vie, et dans ce cas, après notre mort, nous retrouverons papa-maman, non point tels que nous les avons connus, mais complètement différents, ayant vécu loin de nous plusieurs dizaines d'années.

Le même genre d'arguments vaut aussi contre Dieu. Ou bien Dieu est « parfait », c'est-à-dire infini, éternel et immuable, mais alors toutes les religions sont fausses, car un tel être ne peut en aucun cas s'intéresser à nos petites affaires; ou bien Dieu est « vivant », c'est-à-dire limité, changeant, influençable, mais alors qui nous dit qu'il est bon ? Qu'il tiendra ses promesses ? Et qui nous garantit qu'il ne mentira plus, s'il a déjà menti à Moïse, à Jésus et à Mohammed ? Si les Saintes Ecritures, qu'elles soient juives, musulmanes ou chrétiennes, s'accordent sur un point, c'est bien pour dénoncer la versatilité de l'Être suprême, sa vanité féroce, son infantilisme affligeant.

7 – *Le néant avant la mort*

Tout cela nous conduit à une deuxième constatation, plus subtilement amère et plus désespérante encore que la perspective de mourir: celle de l'impermanence, du trépas continu de tout ce qui existe, y compris nous-mêmes. Non seulement nous mourons un jour, mais nous mourons chaque jour, à chaque minute, à chaque seconde. De même nos parents, nos amis, nos proches. A chaque instant quelque chose d'eux s'efface, qui ne reviendra plus. Si l'on peut, à l'extrême rigueur, imaginer la résurrection d'un cadavre, quel Dieu ressuscitera l'enfant qui a grandi, l'adolescent qui est devenu un homme ou le jeune homme qui est devenu vieux ? Ils ont vraiment disparu sans remède, et ce sont eux, eux-mêmes, qui se sont tués, par leur entêtement à vivre.

Ainsi de tout le reste: nations, cultures, civilisations, l'humanité même. La France de 1900 ne sera jamais plus, et si nos grands-parents revenaient au monde, ils refuseraient assurément de reconnaître ce monde pour le leur.

Résignons-nous: non seulement les morts sont bien morts, mais les vivants, justement parce qu'ils vivent, sont des morts eux aussi, des morts qui se souviennent. Le *vrai rongeur*, comme dit Paul Valéry, celui qui nous dévore sur pied, ce n'est pas le ver du tombeau, c'est la vie elle-même:

*Ma chair lui plaît, et jusque sur ma couche
A ce vivant je vis d'appartenir !*

(Le cimetière marin)

On peut tirer, c'est vrai, une consolation relative de l'idée qu'il existe une totalité de l'Être, une Energie impersonnelle mais omniprésente, une Unité cosmique, changeante et immortelle, dont la matière, les animaux, les hommes, les sociétés ne sont que des grumeaux, des combinaisons transitoires, destinées à se faire et à se défaire sans cesse, chacun de ces agrégats retournant à la fonte après sa courte vie pour produire des structures nouvelles. Mais en fin de compte qu'est-ce que cela change ? La Vie universelle ayant eu la désastreuse idée de se diviser en individus périssables, et mon destin étant de me trouver dans la peau de l'un d'eux, toute consolation de ce genre ne peut être que verbale. C'est moi, c'est bien moi seul qui veux, qui désire et qui souffre, c'est moi qui suis conscient de cette trahison permanente, de ce jeu imbécile où tout le monde est assuré de perdre. Aucune vision mystique, si poétique soit-elle, ne peut me venir en aide en cas d'épreuve tant soit peu sérieuse. Comme dit Henri Michaux: « Celui qui a reçu une écharde dans l'oeil, l'avenir de la marine à voile ne l'intéresse plus du tout ».

En somme, nos certitudes sont bien toutes négatives, et nous n'avons plus le choix qu'entre la Foi et le Désespoir.

8 – Vanité de la foi

La Foi, on s'en doute, je suis contre. Il est même curieux qu'elle passe encore pour une vertu. Il est admis, risiblement, qu'il ne faut pas « scandaliser ces petits qui croient... » Mais enfin les chrétiens, du temps de leur ferveur, ont-ils jamais hésité à scandaliser les petits païens qui croyaient, obligeant leurs enfants à renier les dieux de leurs pères, profanant leurs temples, bafouant, terrorisant, torturant et massacrant sans vergogne, et tout cela pour imposer un dogme tellement absurde que leurs prêtres eux-mêmes n'osent plus s'en réclamer aujourd'hui ? Mais eux, apparemment, avaient le droit de forcer les consciences, de pécher contre l'Esprit, de contraindre les peuples et d'assassiner leurs cultures...

On juge l'arbre à ses fruits, disait le sophiste nazaréen; et c'est à de tels fruits qu'on reconnaît l'erreur et le mensonge. Lorsque ces mêmes chrétiens pleurnichent aujourd'hui sur les persécutions qu'ils endurent dans le monde, on ne peut que leur rappeler cette autre parole de leur prophète: *Qui frappe de l'épée périra par l'épée*.

Pourtant, je ne suis pas anticlérical. Non seulement les curés ne me gênent pas, mais ceux que j'ai approchés se sont toujours montrés ouverts, intelligents, compréhensifs et généreux. J'aime beaucoup mieux les voir garder leurs positions que de les voir remplacer (sic) par les nouveaux jésuites marxistes, indouistes (sic), musulmans ou sectaires. Mieux vaut encore une vieille superstition, bien rodée, bien polie par les ans, qu'une bigoterie nouvelle ou intégriste !

De plus, il faut bien se dire que, si les croyants croient, c'est qu'ils ne peuvent pas faire autrement que de croire. Otez-leur un mensonge, ils s'en inventeront un autre, car c'est la Vérité qui les blesse. Et ce n'est pas sans raison que G. K. Chesterton se gausse de ces « esprits libres » qui, dit-il, ont cessé de craindre Dieu pour se mettre à trembler devant leurs valets de chambre. Les communistes ont réussi, semble-t-il, à déchristianiser l'Empire russe. Qu'en est-il advenu ? Ils ont fait du marxisme, philosophie en principe rationaliste, une religion nouvelle, avec son dogme inattaquable, sa casuistique, son hypocrisie. Tout y est, jusqu'au puritanisme sexuel, jusqu'à la chasse aux hérétiques, jusqu'à l'adoration des reliques de Saint-Lénine !

Je n'ai donc pas le moindre intérêt à convertir. Mais rien ne m'obligera non plus à « respecter » une croyance. La Foi n'a rien de respectable, c'est un mensonge consenti, un aveu de faiblesse.

Qu'est-ce que croire, en effet, sinon considérer arbitrairement comme vrai ce qu'on sait bien être douteux ? On n'a pas besoin de croire à l'existence du soleil: on la constate. Si les croyants étaient honnêtes, ils avoueraient que leur foi, c'est en même temps leur doute. Mais la religion, alors, ne les consolera plus ! Il faut donc qu'ils se trompent eux-mêmes, qu'ils se prétendent sûrs de savoir, de connaître. Le sage devient alors pour eux un témoin gênant, dont la seule existence est une insulte permanente à leur mensonge vital.

9 – La vérité est inaccessible aux masses

Résumons-nous: le nihilisme est vrai, mais la majorité des hommes est incapable de le supporter. Contre l'éternelle évidence du Rien, l'humanité ne cesse, depuis les origines, de sécréter sa carapace d'erreurs, de construire et reconstruire obstinément l'édifice toujours croulant de ses religions, philosophies et idéologies. Et, à chaque fois, c'est le même refrain: *Eine feste Burg ist unser Gott...*

Voilà pourquoi l'Evangile du Rien, toujours prêché, a toujours été calomnié. Il y a toujours des

hommes pour dire la vérité, mais ces hommes-là sont voués à demeurer minoritaires. Dans cent ans, dans mille ans d'ici, il ne sera ni plus ni moins facile qu'aujourd'hui de trouver la sagesse.

Ne nous en plaignons pas ! Le jour où la vérité sera proclamée doctrine d'Etat, elle se transmuera aussitôt en mensonge, en moyen d'oppression. Karl Marx disait que l'Idée devient une force quand elle pénètre les masses populaires. Mais il n'ajoutait pas, et il avait grand tort, qu'elle devient du même coup stupidité, obscurantisme et crétinisation.

Reconnaissons honnêtement que les corps constitués ont raison de se défendre. Ce n'est pas uniquement par vice que les Eglises se défient des mystiques, et les Etats des nihilistes. Entre les mains des imbéciles, qui sont et resteront, quoi qu'on fasse, la majorité, la suppression du dogme aboutit au désordre: c'est tout de suite le règne de l'Esprit-Saint, la Pentecôte perpétuelle, avec tout son cortège de convulsions, d'avachissement, d'irresponsabilité, de violence. La vérité libère les individus, mais elle livre la foule à ses instincts les plus dangereux. D'où l'éternelle querelle entre Apollon et Dionysos, entre Juda et Chanaan, entre puritains et quakers, entre Rome et Harlem.

L'homme vraiment libéré, lui, ne se disperse pas en vaines manifestations de non-conformisme. Je ne peux qu'approuver Saint Paul lorsque, au chapitre 14 de la 1ère épître aux Corinthiens, il dit à peu près ceci: « C'est très joli de prêcher en langues (c'est-à-dire en pur charabia lettriste), mais il vaut encore mieux parler comme tout le monde. Et si c'est Dieu qui vous inspire, eh bien il vous inspirera, non pas tous à la fois, mais chacun son tour, car Dieu ne fout pas le bordel... » Tout cela en dit long sur le côté convulsionnaire de l'Eglise primitive !

Même mélange de bon sens et d'humour dans la réponse que fit Sainte-Thérèse d'Avila à une petite soeur qui, en servant à table, avait laissé tomber un plat. Comme la coupable, pour s'excuser, disait:

- J'ai eu une extase, ma mère...

Sainte-Thérèse répondit, sans l'ombre d'une hésitation:

- Cette extase-là venait du diable, mon enfant. Les extases qui viennent de Dieu ne font pas tomber les omelettes !

Les plus grands sages de tous les temps sont parfaitement d'accord sur la nécessité de « jouer le jeu », d'être correct avec la collectivité. *Rendez à César ce qui est à César*, disait déjà cet affreux réactionnaire de Jésus-Christ. Autrement dit: payez vos impôts, faites votre service militaire, gardez votre ville propre et ne compliquez pas la besogne aux gens qui ont pour mission de maintenir l'ordre. Par-dessus tout, ne prêchez pas le désespoir aux esprits faibles.

10 – Désespérer d'abord

Car le Vrai, c'est le désespoir. Le fameux vers de Dante: *Lasciate ogni speranza voi chi'entrate*, n'est pas écrit, comme il le croyait, sur la porte de l'Enfer, mais bien sur celle de la Sagesse. Si le Sage est celui qui apprend à bien vivre, ici et maintenant, dans le monde tel qu'il est, sans au-delà postiche, sans progrès ni finalité, alors le refus de croire et le refus d'espérer sont les deux vertus cardinales. Elles seules peuvent conduire au détachement indispensable.

Sainte-Thérèse d'Avila, encore elle, disait, paraît-il:

- Je garantis le salut de quiconque pense à Dieu un quart d'heure par jour.

Personne ne pense à « Dieu », qui est par définition impensable. Mais quiconque pense au Rien un

quart d'heure par jour est déjà sauvé. Cette seule pratique suffit à tout remettre en place. Elle permet d'assigner à chaque chose, à chaque être, à chaque événement, l'importance qu'il a, pas davantage. Elle aide à distinguer l'accessoire de l'essentiel. Elle nous prémunit contre la panique et l'angoisse, contre la peur et l'agressivité, contre les remords inutiles, les passions sans espoir, l'excessive dépendance de l'opinion d'autrui.

Il faut parier pour le néant. Si nous perdons, nous ne perdrons rien, puisque de toute manière nous aurons appris la sagesse, qui est un bien dans tous les mondes possibles. Si nous gagnons, nous gagnons tout, ayant accepté de tout perdre.

11 – Les amoureux du néant

Au départ, cependant, il y a un sale moment à passer. L'homme est le seul animal qui ait conscient d'être mortel, et cette découverte ne le réjouit guère ! C'est un coup dur, pour un enfant, quand il apprend pour la première fois que ses parents mourront, et qu'il devra mourir aussi. Se faire à cette idée ne va pas de soi pour un petit être avide, turbulent, possessif... Ainsi, dès l'enfance de l'humanité, le tragique de notre condition a été ressenti avec amertume, écoeurément, scandale. En témoignent quelques textes magnifiques, d'une banalité puissante, bouleversante, éternelle, et qu'on dirait écrits hier.

La question du malheur étant ainsi posée, reste à examiner les différentes réponses possibles.

La première, la plus spontanée, c'est la révolte, c'est le mépris, la haine. « On » se moque de nous, « on » nous traite d'une façon indigne, « on » n'avait pas le droit de nous faire cela. Nous n'avions pas demandé à naître, ni à survivre, encore moins à penser. Et pourtant nous voici embarqués, jetés sur l'océan dans une nef qui coule, promis à la souffrance, à l'agonie et à la mort, avec la seule certitude que, sur le plan cosmique, rien de toute cela ne sert à rien. La vie est une dérision, l'univers un cachot, l'Histoire une macabre farce. Heureuses les bêtes brutes, les enfants morts-nés, heureux par-dessus tout ceux qui n'ont jamais vu le jour...

Il va de soi que cette attitude n'est pas la Sagesse. Gardons-nous bien cependant de la mépriser. Nous sommes tous passés par là, et c'est de là, bon gré mal gré, qu'il faut partir. Qu'il jette le premier la pierre aux amoureux du néant, celui qui n'a jamais montré le poing au ciel, ni blâmé le Dieu absent (« Le salaud, il n'existe pas ! », comme dit Samuel Beckett). Cette haine de la vie, ce refus de se laisser consoler par des mots, c'est en fin de compte une réaction virile, et qui ne manque pas d'une certaine dignité.

On me dira que tout cela débouche sur le suicide, et je pense que c'est vrai, malgré les arguments spécieux de Schopenhauer et de Jean-Paul Sartre. C'est vrai, mais disons-le bravement : philosophiquement parlant, il n'y a pas l'ombre d'une objection sérieuse contre la mort volontaire.

C'est une lâcheté, disent les uns. Vraiment? Eh bien, qu'ils essaient ! Ils verront si c'est facile ! C'est une désertion, disent les autres ! Pas du tout ! Au contraire, c'est devancer l'appel ! Puisque, de toute manière, nous sommes faits pour mourir... C'est tout de même une objection, objectera notre censeur. Soit, c'est une évasion. On a toujours le droit de s'évader, à la seule condition de ne pas se faire reprendre. Au bout du compte, se tuer n'est pas seulement un acte libre, et le seul vraiment libre, c'est aussi l'acte raisonnable par excellence. On n'a rien à répondre à celui qui a dit :

- Les petits gars, votre jeu ne m'amuse plus. Continuez sans moi. Je range mes outils et je m'en vais.

Le malheur, pour nous autres, qui restons, c'est que ce sont justement les meilleurs qui se tuent, les

plus courageux, les plus propres. Car il y a aussi les suicidés à la petite semaine, qui s'enfoncent dans l'ennui, dans l'alcool, dans la drogue, dans le parasitisme et la délinquance chronique. Ceux-là sont à coup sûr beaucoup plus encombrants, et nous démoralisent davantage !

Pour ceux qui ont décidé de continuer à vivre, il y a possibilité de choisir entre deux attitudes: l'abstention et l'action.

12 – La sagesse négative

La sagesse négative, fondée sur l'abstention, repose sur un raisonnement très simple: la règle du jeu étant ce qu'elle est, il importe d'éviter la souffrance inutile. Or nous souffrons de deux manières: lorsque nous sommes privés de ce que nous désirons, ou quand nous subissons ce que nous détestons. La voie, dès lors, est toute tracée: gardons-nous du désir et de la répugnance. Efforçons-nous, à la limite, de ne rien posséder, de ne tenir à rien et de tout accepter, même la maladie, même la souffrance, même la mort. Le Sage parfait, le Moine accompli, le Mystique supérieur n'a pas d'antipathies, pas de préférences non plus. Il accueille d'un coeur égal tout ce que lui envoie le destin, le hasard ou la Providence. Le simple *ami de la sagesse* (c'est le sens premier du mot *philosophe*) évite, plus modestement, de faire dépendre sa joie d'événements extérieurs ou de la bonne volonté d'autrui. Il exige moins de l'univers, davantage de lui-même, il s'efforce, en un mot, de devenir parfaitement adaptable.

Cette attitude est noble chez les natures nobles, vulgaire chez les gens vulgaires. Elle est basse ou elle est héroïque. Elle est, suivant les caractères, dure ou sentimentale, souriante ou agressive. Elle peut conduire à l'égoïsme le plus monstrueux, à l'opportunisme le plus cynique. Talleyrand et Fouché étaient, sans aucun doute, à leur manière, des sages.

Les grands religieux, même chrétiens, ne prêchent pas autre chose. Tout le reste; extases, lévitations, miracles, visions et prophéties, ne sont que des à-côtés, quant il ne s'agit pas de cabotinage pur et simple.

Cette sagesse, faut-il le dire, est éternelle. Nous la trouvons à toutes les époques, partout, dans toutes les cultures, chez tous les peuples de la planète. Dans des langues différentes, au moyen de symboles très divers, à travers des structures doctrinales souvent contradictoires, elle exprime à la fois la même angoisse devant la vie, la même interrogation, le même type de réponse, et la même expérience. C'est ainsi qu'Epicure renvoie à Lao-Tseu, Epictète à la *Baghavad-gîta*, et le Bouddha à Maître Eckhart.

13 – Limites et dangers de la sagesse négative

Reste une autre attitude possible: celle de la sagesse active.

Mais pourquoi ? demandera-t-on. Est-ce que l'autre ne suffit pas ? Est-ce qu'elle ne résout pas tout ?

Hélas non, elle ne résout pas tout !

Entendons-nous: il ne s'agit pas de revenir sur ce qui a été dit : le monde est toujours absurde, la vie est toujours un jeu de cons, j'ajouterai, pour ma part, que l'homme est une ordure et l'Histoire une poubelle. Les suicidés ont toujours raison, et les doctrines du renoncement reposent toujours sur un raisonnement juste.

Seulement voilà: un tel raisonnement nous convient-il ?

Pour en juger, on ne peut se contenter du témoignage des nouveaux convertis. Oh ! ils sont édifiants, il n'y a pas à dire, pendant les premiers mois, les premières années ! Lors de la grande vogue du mouvement hippy, on en a vu, de ces jeunes gens, qui avaient tout lâché: parents, famille, bureau, atelier, vie urbaine, pour vivre en communautés, loin de la pollution, sans contraintes, dans la nature. Mais au bout de vingt ans, qu'en reste-t-il, de ces fameuses communautés ? Chacun s'est fait récupérer, réinsérer plus ou moins de bonne grâce, tantôt sous l'habit du petit-bourgeois, tantôt sous celui du paysan (mais celui-ci n'est pas plus proche de la nature, ni plus pacifique ni plus sage que le citadin), tantôt enfin sous l'uniforme du clochard, du parasite pur et simple, qu'on tolère par goût du folklore, parce qu'il renseigne la police, mais qu'on laisse crever quand il n'intéresse plus personne.

Il y a donc, dans l'attitude du renoncement, quelque chose qui cloche, qui ne colle pas avec la vraie nature de l'homme. Et c'est là, en définitive, le seul critère qui compte vraiment. Si beau que soit le costume, il ne peut me servir à rien s'il n'est pas à ma taille.

On oublie trop souvent que, dans l'Antiquité, les philosophes se faisaient chasser à coups de pierres. Au Moyen-Age, les moines étaient cordialement méprisés, aussi bien par l'aristocratie féodale (voir les romans du cycle de Guillaume d'Orange) que par la bourgeoisie naissante. Dans *The Blithedale Romance* (en français *Valjoie*, aux éditions Gallimard), le grand écrivain romantique américain Nathaniel Hawthorne nous raconte déjà l'échec d'une communauté « naturiste ». La question n'est donc pas d'éviter la douleur au moyen d'une stricte hygiène mentale, elle est de savoir dans quelle mesure cette hygiène convient au psychisme de l'homme. Que la sagesse rende « heureux », c'est possible. Mais voulons-nous vraiment le bonheur ? Sommes-nous faits pour nous contenter, même à ce prix, d'une vie diminuée, d'une sensibilité amortie, d'une émotivité réduite, d'une activité inhibée ? Le lâcher-prise, la non-dépendance intérieure, la parfaite satisfaction de son être propre, l'abstention sans regrets ni repentirs, cela existe, c'est vrai, mais seulement chez les drogués, les autistes, les schizophrènes. Les maisons de fous sont pleines de sages.

On me dira que je confonds plaisir et bonheur: que le plaisir, tout compte fait, vaut mieux, qu'il est plus sain, et même plus « spirituel » que le bonheur absolu. C'est vrai, mais alors il faut ajouter que le plaisir en question n'est jamais jouissance pure, qu'il n'est jamais uniquement passif. Il est la récompense d'une quête, le résultat d'un effort d'appropriation, ce qui nous fait rentrer, que nous le voulions ou non, dans la règle de vie commune. Le vrai plaisir n'est pas de prendre, mais de donner, de créer. Mais pour donner il faut avoir, et pour créer il faut avoir appris à faire. Et nous voici de nouveau dans le cercle des interdépendances.

Personnellement, je suis écrivain. Cela suppose, il est vrai, une certaine ascèse. Je ne considère pas le succès immédiat comme un but, ni comme un critère. J'ai accepté de vivre, pendant vingt-cinq ans, non pas dans la misère, mais dans une certaine pauvreté. Et pourtant je suis tout le contraire d'un sage négatif, puisque je fais dépendre ma satisfaction d'un certain nombre de choses qui me sont, à coup sûr, extérieures: possibilité de mûrir mes oeuvres et de les écrire, existence d'un éditeur (ma bénédiction sur toi, Dimitri!) qui n'est pas un obsédé de la rentabilité immédiate, et de lecteurs assez nombreux, curieux et fortunés pour me lire. Je ne suis pas « heureux », on s'en doute. Je suis toujours en train de râler contre le mercantilisme des uns, les préjugés idéologiques des autres, les retards des imprimeurs, la malveillance ou les silences calculés de la critique. Mais en fait, ce que je veux, c'est continuer ainsi, continuer d'écrire, de publier, d'attendre et de râler, toujours... Si l'on venait m'offrir l'ataraxie gratuite et perpétuelle, la présence de Dieu en pilules, le Nirvana sur un plateau, je refuserai bien sûr – tout en sachant que d'ici vingt mille ans, rien de ce que je fais n'aura plus le moindre sens !

On se plaint de l'ambition, et des tourments qu'elle cause. Mais la pire misère est de n'en avoir pas. Mieux vaut encore souffrir un peu, du fait des autres, que de crever d'ennui dans une indifférence

bovine, parce qu'on n'a envie de rien.

14 – Le Chinois de Jules Verne

Jules Verne est considéré, à juste titre, comme un des pères de la science-fiction. Il faut cependant remarquer que les romans d'anticipation ne sont pas très nombreux dans son oeuvre: une quinzaine en tout, je pense. Tout le reste consiste en romans de voyages, d'aventures, enrichis d'éléments symboliques, poétiques, philosophiques et humoristiques.

Un de ces romans nous intéresse tout particulièrement par son contenu philosophique et son humour. Il s'appelle: *Les tribulations d'un Chinois en Chine*. En voici le sujet:

Kin-Fo est un jeune Chinois très riche, qui a tout pour être heureux et qui vit, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, dans un état de non-désir et d'impassibilité que les mystiques et les sages de tous les temps recherchent avec tant d'efforts... Le résultat: c'est qu'il s'ennuie à mourir et qu'il désire se suicider. Il commence par souscrire, au bénéfice de sa charmante fiancée, une assurance sur la vie, auprès d'une compagnie américaine très à la page, qui accepte, moyennant une prime assez forte, de couvrir même le risque de la mort volontaire. Cela fait, il rentre chez lui, prend une pipe d'opium empoisonné, mais il la rejette loin de lui, car même la mort lui est indifférente, et il voudrait au moins éprouver ne fût-ce qu'une petite émotion! Alors il va trouver son ami le philosophe Wang, qui est peut-être un ancien tueur du mouvement Tai-Ping, et lui tient ce langage:

- Je te demande, comme un vrai service, de me tuer, quand tu voudras, de telle manière que tu voudras, et sans me prévenir, afin que j'en aie la surprise !

Le philosophe accepte et, à dater de ce jour, notre jeune homme blasé reprend quelque intérêt à l'existence. Il épie son futur assassin, essaie de deviner quel jour, de quelle manière il tiendra sa promesse... Et quand il s'aperçoit qu'il ne veut plus mourir du tout, il va le trouver pour annuler son ordre... Mais Wang a disparu !

Kin-Fo, dès lors, n'a plus qu'une chose à faire: c'est de lui courir après, à travers tout le Céleste Empire, mais en mourant de peur à l'idée de le retrouver, si l'autre juge bon de le tuer sans se faire connaître. Poursuivre et fuir en même temps le même homme, telle est sa tâche désormais... Ajoutons qu'il se fait escorter, dans cette randonnée, par deux gardes du corps appartenant à la compagnie d'assurances. Ceux-ci se dévouent sans compter, sont prêts à se faire hacher pour lui sans l'ombre d'une hésitation, jusqu'au jour – ou plutôt jusqu'au soir – où le contrat expire. Alors ils le laissent froidement tomber, l'abandonnent sans remords au milieu d'une contrée déserte infestée de bandits féroces...

Il va de soi que tout finit bien, le philosophe n'ayant jamais voulu que donner une leçon à son jeune élève. Kin-Fo épouse enfin sa charmante promise et coule des jours heureux, en épicurien véritable, en appréciant à leur valeur les agréments de l'existence. Il faut aller en Chine pour voir cela ! conclut perfidement notre misogyne auteur.

Ce petit chef-d'oeuvre est plein de sens, et ce n'est pas par hasard que son action se passe en Chine, où naquit la philosophie taoïste, où se développèrent aussi les formes les plus « pratiques » du bouddhisme.

15 – La sagesse active

La vraie formule sera donc celle qui concilie l'hygiène mentale d'un Epicure ou d'un Epictète avec le besoin de réalisation qui constitue le fond de la nature humaine.

Cette formule, aussi ancienne que l'autre, nous est donnée par l'*Ecclésiaste*, la *Baghavad-gîta*, Nietzsche, Kipling et le bouddhisme Zen, lui-même tributaire de Lao-Tseu, le père du taoïsme. L'abstention pure et simple serait une solution dans un monde immobile, mais le monde n'est pas immobile. L'homme, de son côté, est un animal actif, qui transforme tout autour de lui, et se transforme. Dès lors la recette deviendra: faire ce qui doit être fait, tout en gardant conscience du caractère relatif de toute action, sans accorder trop d'importance à la réussite ou à l'échec.

Il s'ensuit que le sage, le vrai sage, ne diffère pas sensiblement, vu de l'extérieur, de Monsieur Tout-le-monde. Intelligent ou bête, célèbre ou obscur, il va, il vient, il travaille comme les autres, il se marie, élève des enfants, ou au contraire, reste célibataire, se consacre à une tâche, qu'il a choisie ou non, réussit ou échoue, revient, s'il le faut, à la charge, recommence, aboutit ou succombe. En fin de compte, bien sûr, il succombe toujours.

Entre l'homme vulgaire et lui, quelle est la différence ? La différence est intérieure. Le sage est un monsieur sans illusions, qui ne se fait pas de cinéma, qui joue le jeu de la vie sans se dissimuler le vide de la vie, qui se résigne par avance, et à sa propre mort, et à celle de son oeuvre comme aussi à celle de l'humanité, de la terre, du système solaire. A part cela, il n'a pas à donner de leçons, encore moins à édifier ceux qui l'entourent par des professions de foi, des étalages d'occultisme ou des mines extatiques...

L'hédonisme d'Epicure, les bonnes recettes d'Epicure, et l'obéissance de Maître Eckhart ne sont pas dépassés à proprement parler, non plus que le pessimisme de Job, le désespoir de Gilgamesh et le dégoût de l'existence que Sartre exprime, dans *La nausée*, d'une façon si convaincante et forte. Tout cela se retrouve, mais digéré, assimilé, intégré à la vie réelle, à l'existence active, quotidienne, familiale, personnelle, professionnelle, politique ou autre, suivant la vocation de chacun.

Eh quoi ? Ce n'est que ça, la sagesse ? Eh oui ! Et la mystique, alors, ce n'est pas plus compliqué ? Eh non ! Ce n'est pas plus compliqué ! Y voir clair est permis à tout le monde, se détacher de même. Quant à ceux d'entre nous qui cherchent autre chose, ils trouveront ce qu'ils cherchent, bien sûr: ce ne seront pas les charlatans qui leur feront défaut !